

## Le Raconteur de rêves

La sirène d'une ambulance la fait sursauter. Elle était partie ailleurs l'espace d'un instant, aux Antilles peut-être, en tout cas loin du froid glacial de cet hiver qui n'en finit pas. Elle souffle sur ses mains pour les réchauffer puis, lance dans la poubelle avec précision le gobelet, maintenant vide, de cet infâme café qui réveille. Elle inspire à plein poumons une dernière bouffée d'air frais, pleine de particules fines et de gaz d'échappement du périphérique parisien. Et finit par pousser la lourde porte métallique pour retrouver cette odeur si particulière, mariage douçâtre d'effluves de désinfectant et de corps qui souffrent, vomissent, se vident, saignent, pleurent... L'agitation lointaine se rapproche jusqu'à redevenir familière : elle devine le grincement des brancards, le bip régulier des scopes, elle perçoit même en tendant l'oreille des geignements couverts par quelques cris plus pressants, elle sourit en entendant le rire de Maryline résonner depuis la salle de soins des infirmiers ; ça y est, la pause est terminée et la nuit ne fait que commencer.

...

L'autre con gigote dans le lit d'à côté. L'alaise en plastique couine comme une souris dans un grenier, à ça, manquerait plus qu'il ronfle et j'aurais plus qu'à jouer au chef d'orchestre. Pauv' vieux, à tous les coups il doit être en train de se faire bouffer les pieds par des gros rats aussi noirs que la nuit du dehors. Ça se glissent partout ces bêtes-là, à peine les yeux fermés qu'ils sont déjà en train de gambader sur vos cartons pourris et dévorer votre tambouille ; quand c'est pas vos orteils. Tellement vicelards, qu'ils parviennent même, quand vous êtes au chaud et à l'abris, à se faufiler dans votre esprit et à envahir votre sommeil. Mais je peux rien pour lui, j'ai déjà essayé ça ne marche pas ici. A croire qu'on est un tel ramassis de misère que même les rêves ne parviennent plus à s'accrocher à nous. A moins que ce soit nous, qui n'arrivons plus à nous accrocher à eux. En même temps, la chute est tellement dure au réveil qu'on finit par préférer s'en passer. On trouve des substituts, il y en a qui se torchent la trogne avec du vinaigre à quatre sous dans des bouteilles en plastique, d'autres qui se rétament à la 16, à la Kro, d'autres qui se piquent, qui sniffent, qui kiffent... La descente est rude, mais ça fera toujours moins mal que de se réveiller la tronche sur le bitume encore et encore, à chaque fois qu'on se sera pris à y croire.

Moi je dors plus. J'en use pas d'trop parce que je sais bien que je pique la place d'autres gars mais, j'essaie de temps en temps, pour leur faire plaisir : « Allez Simon on t'embarque, cette nuit t'as une place au 115. ». C'est qu'il est plus tout jeune le pochtron et qu'il faut bien la ménager c'te vieille carcasse. Faudrait pas qu'on le retrouve comme le p'tit de la semaine dernière ; raide sur une plaque d'égout, crevé par ce froid de canard, refroidi par les années crasses et le temps dégueulasse. Il avait pas vingt ans le même et il en avait déjà vécu des horreurs : la guerre civile, la prison en Lybie, la traversée de la Méditerranée et puis la rue, en France... Ah ça, il a pas résisté au climat ! Et je vous parle pas du moins quatre sur le thermomètre, ça c'est la bonne excuse de la rubrique Faits d'Hiver des torchons qu'ils abandonnent dans le métro. Mettez que ça nous permet quelques fois d'garder les fesses au sec, une bonne petite couche de fake news, d'horoscopes et de sudoku et votre cul ne sera pas « mouillu » ! Non, moi je vous parle du silence glacé de ces petits politicards à cravate qui font la sourde oreille quand on leur dit que dehors il y en a qui crèvent la dalle, qui crèvent à petit feu et qui finissent par crever pour de bon. Ce petiot il avait le rêve d'ici, le rêve d'ailleurs, le rêve de n'importe où sauf là-bas et même ça on n'a pas été foutu de lui donner. J'aurais voulu être là, assis dans le noir, moi je lui en aurais chuchoté plein des rêves. Je les aurais laissé glisser jusqu'à son oreille, tout doucement, ils se seraient fait une petite place dans son esprit sans bruit et ça n'aurait pas été fini...

Bon allez mon Simon, ça sert à rien de t'attristouiller ! Qui me dit que je l'aurais sauvé de toute façon, il était peut-être déjà perdu.

Avec tout ça, moi je dors toujours pas et Mimil s'est mis à ronfler comme un camion. J'ai plus qu'à me lever, je sers à rien ici en plus. Si c'est Antoine en bas, il va râler : « Putain Simon t'abuses ! Il y en a encore un qui vient de sonner, je lui ai répondu qu'il n'y avait plus de place au foyer et toi t'en as une et tu te casses au beau milieu de la nuit. Je te préviens, il gèle dehors. ». Et il a raison mais, il ira m'ouvrir la porte quand même, en traînant des pieds, il sait bien que ni lui ni moi on n'y peut rien, c'est comme ça. Y'en a qui peuvent juste pas rester dedans, ça s'explique pas. A l'accueil, je devine la silhouette de Joëlle derrière le sapin en plastique, son visage vire du bleu au rouge au rythme des loupottes clignotantes de la guirlande électrique. Elle a pas l'air surprise en me voyant débarquer avec mes sacs. Elle farfouille un moment dans un carton sur une étagère et elle me tend une écharpe qui se met aussitôt à scintiller en rouge et bleu. « Plus beau que le Père Joël ! », que je lui dis en la nouant autour d'mon cou et son visage se pare alors d'un étrange sourire bleu.

C'est vrai qu'ça caille ! M'enfin pas pire que l'autre soir et puis il y a du boulot alors j'y pense pas de trop. Au coin de la rue, j'aperçois Polo, lui non plus il ne rentre pas. Son chez lui, c'est la bouche d'aération coincée entre le Mc Do et une sortie de garage, un doux mélange d'huile de moteur et de friture. L'autre fois, y'a un crétin qu'a voulu lui faire la blague de la vidange, il avait même pas commencé à baisser sa braguette qu'il est reparti aussi vite que son chien, en couinant, la queue entre les jambes. C'est pas un rigolo le Polo mais c'est un type bien. Il était chef de chantier pour leur « Grand Paris ». Ah ça pour ces conneries, il en faut un bon tas de bras ! Mais surtout des bras qui mouffent pas, des bras de bons petits soldats, alors que Polo, il la ramenait un peu trop, le coco, sur les conditions de boulot. Il rêvait de justice sociale... Un jour ça a chauffé sur le chantier, il y a des gars qui se sont pris le chou et s'en sont mis sur la pomme. Polo, le con, il a voulu tenter la négociation mais tout ce qu'il a ramassé c'est un melon amoché et une aile dans le plâtre. Et comme pas de bras pas de chocolat, on lui a dit ciao le prolo. Maintenant, il a plus de boulot et c'est dodo au-dessus du métro. Ses rêves, étalés sur le trottoir, ont pris une sale odeur d'urines et de vinasse mouillées. Mais pour lui non plus je peux pas grand-chose, il est trop abimé le Polo, il en a trop vu. Ça servirait à rien que je lui susurre des beaux discours dans son sommeil, que j'agite les drapeaux rouges et les foules d'un élan révolutionnaire, il y croirait plus... Et même quand, après avoir vidé une bouteille de tord-boyaux russe, il se met à entonner l'Internationale, c'est d'la désillusion qui vacille dans ses yeux et le désespoir qui dégueule de sa bouche.

Cette nuit, c'est au 31 bis rue du Général Lépine que j'vais. Le genre d'immeuble de banlieue rempli de gosses désœuvrés, des délinquants de la première heure, un poil dans la main ou des mains de voleurs, c'est ça que vous crachent les médias au 20h. Mais on passe notre temps à les sommer d'arrêter de rêver, qu'en dehors d'ici ils sont personne et qu'ils le seront jamais et après on s'étonne qu'ils déconnent ?! Moi je vous dis que c'est avec l'épine dans le pied qu'ils sont nés. Au premier étage, derrière la fenêtre aux rideaux verts, ils sont cinq à se tenir chaud : Amin, Yasmina, Esmâ, Farid et Selma. Selma c'est la plus petite mais aussi la plus grave déjà. Une fois, elle a vu son frère revenir à la maison salement abimé, personne lui a rien expliqué mais au fond d'elle, elle l'a bien senti l'injustice lui tordre le ventre. Et puis il y a eu toutes les autres fois, les « sales putes » jetés aux visages de ses sœurs, peu importe qu'elles aient eu le malheur de sortir avec un short trop court ou une jupe trop longue, la mère qui part dans la nuit et qui rentre le soir, toujours trop fatiguée, pour lui lire une histoire, les regards de travers lancés au père quand il a voulu l'amener sur les Champs pour son anniversaire... Depuis elle a une grosse boule qui lui serre la gorge et des crampes qui lui déchirent le bide. Elle a six ans et déjà le mal de vivre. Au coin du HLM pourri, il y a le local poubelles, c'est pas le grand luxe comme installation mais ça me permet, après quelques exercices de contorsion, d'atteindre

le premier balcon sans trop de problème. Je m'assois et je laisse mes mots traverser le mur de papier maché, pour la facture de chauffage c'est pas le top mais pour murmurer des rêves, c'est ce qu'on pourrait appeler une passoire à histoires. Alors je lui raconte des récits qui délient les cœurs et ne font pas mal au ventre, je lui parle de ses racines, celles qui la font tenir debout et qui lui promettent qu'elle a autant le droit que les autres d'être là. J'invoque les esprits des arbres qui l'entourent, son arrière-grand-mère Assia avec ses mains qui soignent les chagrins, plus loin encore, Hada à l'allure vive comme le vent et à la chevelure folle et Atefa, qui penche d'un côté à trop avoir voulu écouter les secrets des djinns... Mais ça suffira pour cette fois, bonne nuit Selma. C'est qu'il me reste encore Ethan le grand gaillard et Mme Chen au 7<sup>ème</sup>. En plus va falloir que je me tape les escaliers, à tous les coups l'ascenseur ne sera pas réparé.

Et vlan, quel con ! Je me prends le pied dans mes sacs en descendant et je m'étales la tête la première dans les graviers. Ça tourne pas mal, je vois des étoiles mais pas trop sûr que ce soit dans ma tête plutôt que celles d'au-dessus. C'est joli en tout cas, je crois que j'aurais aimé rêver de ça quand j'étais gamin, de ce noir immense qui protège et ce noir espace qui laisse grandir, ce noir étoile qui montre la voie et ce noir espoir qui inspire. Mais la nuit pour moi, c'était que du noir : du noir vide, du noir aveugle, du noir peur, du noir noir. Je suis là depuis un moment à regarder le ciel, ou du moins ce que j pense en voir, quand un drôle de bonhomme rouge au visage bleu se penche sur moi et me cache mes étoiles. Je sais pas vraiment si c'est un rêve ou la réalité mais au fond, peu m'importe, le tout c'est d'y croire...

ooo

Elle émerge lentement, tirée de son demi sommeil par la sonnerie crue du portable posé sur la table de chevet : « Désolée Sandra, c'est Maryline... Faut que tu redescendes, on a besoin de toi. ». Sur l'écran bleuté du téléphone, s'affiche 06h24, elle aura dormi quelques cinquante minutes, peut mieux faire mais c'est déjà plus que la plupart des autres nuits. Encore vaseuse, elle enfile son jean avec cette désagréable sensation d'avoir rêvé de quelque chose sans parvenir à se rappeler quoi. Elle saisit la blouse jetée en boule au pied du lit, elle sera un peu froissée mais qui sera encore assez éveillé pour s'en rendre compte ? Elle jette un coup d'œil par la fenêtre ; en bas, elle distingue un homme devant l'entrée, il a passé son blouson au-dessus de son pyjama bleu des urgences. Certainement encore un de ces SDF beaucoup trop soûls qui repartira comme il est arrivé, un peu titubant et pas bien perspicace. Pas sûr qu'on les aide beaucoup, mais il y a trop de de travail et eux, pas assez conciliants, ils sont trop amochés et pas assez de personnel. Ici on manque de temps, on manque de tout tout le temps mais, tout, c'est de ça dont ils ont besoin.

C'est étrange, elle a l'impression qu'il la regarde. Pourtant la petite chambre de garde est plongée dans le noir et de là où il est, c'est impossible qu'il puisse la voir. Il reste sans bouger pendant encore quelques secondes puis tourne les talons avant de disparaître au coin de la rue, happé par la nuit. Elle s'étire dans l'obscurité et rejoint d'un pas la lumière cruelle et blafarde des néons du couloir. Elle n'a même pas posé un demi pied dans le service que Maryline lui lance : « Box 2, Monsieur M., un peu bizarre mais pas méchant. Il s'est ouvert au-dessus de l'arcade, les pompiers ont mis des strips mais ça saignait pas mal. Tu peux aller jeter un coup d'œil ? ». Elle opine de la tête et se dirige vers le fond de la salle en attrapant au passage une paire de gants. Du L, c'est tout ce qu'il reste. Elle frappe un petit coup sec sans attendre de réponse, juste pour dire qu'elle est là et tire la porte coulissante. Sur le brancard, en travers de la pièce, laissé là par quelqu'un de pressé, un drap ; vide. Son regard est attiré par une sorte d'écharpe blanche tachée de sang rouge vif, qui pendouille tristement sur le bord du lit. C'est alors que, comme un flash lumineux, lui revient en mémoire une curieuse image de son rêve : sur une plage de carte postale, décor kitsch, soleil et cocotiers, un homme en pyjama bleu

semble lui faire signe comme s'il voulait qu'elle le rejoigne au bord de l'eau. Elle se met à rire sans trop savoir pourquoi et en croisant Maryline dans le sens inverse, elle lui glisse : « Ton Monsieur M., il est parti en vacances et crois-moi, on devrait tous faire pareil ! », sans paraître le moins du monde étonnée de l'absurdité de ce qu'elle venait de dire.

Nombre de mots : 2500